

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 27

Artikel: A la tête des canons Krupp
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

autour du tapis vert, c'est le président général de la France. Là est une nuance entre le pouvoir d'apparence et le pouvoir réel.

Lorsque le roi voyage, des feux sont allumés sur des tréteaux élevés de distance en distance sur la route et toute la population accourt se prosterner sur son passage. Il voyage avec un grand appareil, porté sur un magnifique trône en bois sculpté et doré qu'abrite un grand parasol, ou le plus souvent, sur un éléphant richement équipé, dans un cortège de musiciens et de gardes précédés de six éléphants d'honneur marchant à vide.

Les éléphants sont de toutes les fêtes au Cambodge. Dans le palais, est logé un éléphant sacré, qui sort en promenade une fois par semaine, escorté de soldats formant sa garde d'honneur, personnelle. On le conduit au bain en grande pompe et les Cambodgiens ont pour lui un respect presque égal à celui qu'ils témoignent au roi. Il est d'usage que les Français admis à le visiter remettent à son gardien quelques pièces de monnaie et aussitôt est servi à l'éléphant, sur un plat d'argent, un service de bananes. En un clin d'œil, les bananes sont englouties et en guise de remerciement, la bête sacrée plie les genoux, baisse la tête et ramène sa trompe en arrière. C'est sans doute un hommage au protectorat et à ses bienfaits.

A la tête des canons Krupp

Sait-on que c'est une femme même une jeune fille qui est à la tête de l'énorme entreprise des fonderies Krupp ? La presse française annonce son mariage : M^{lle} Bertha Krupp va s'appeler M^{me} de Bothen-Halbac. Son fiancé est très noble, mais il n'est guère riche ; il est dans la diplomatie, attaché en qualité de secrétaire à la légation allemande auprès du Vatican. C'est un bel homme, dont la taille ne mesure pas moins de un mètre soixante quinze centimètres. On assure que M^{lle} Bertha Krupp fait un mariage d'amour, car son immense fortune lui aurait permis de trouver un mari plus titré que M. de Bothen-Halbac, et certes les prétendants n'ont pas manqué. Elle est, au surplus, assez jolie : elle est blonde, de visage agréable et elle est bien faite. Mais elle aime celui dont elle portera demain le nom.

Il faut reconnaître dit l'*Eclair comtois*, que le jeune diplomate allemand épouse un fort beau parti. M^{lle} Bertha Krupp peut être considérée comme la plus riche héritière de l'Empire : elle est la fille unique des célèbres magnats d'Essen et on peut, sans exagération, évaluer sa fortune à près de trois cents millions de francs. L'année dernière, l'exploitation de ses usines lui avait donné un bénéfice net de vingt-cinq millions de francs. Aussi pour mettre ses richesses à l'abri des voleurs et des révolutionnaires, ajoute-t-elle volontiers, elle créait, pour sa défense personnelle, une sorte de milice armée qui ne compte pas moins de neuf cents hommes ; elle organise en même temps une police spéciale qui a ses agents secrets.

Cependant, à la mort de son père, qui survint en 1903 dans des circonstances assez mystérieuses, aux environs de Naples, M^{lle} Bertha Krupp, à qui revenait tout entière l'énorme succession du grand constructeur de canons, avait tenu à ce que fussent mis en actions les aciéries d'Essen, de Magdebourg, ainsi que les établissements qui en dépendent.

« Je ne veux pas, disait-elle, me trouver

dans la nécessité d'épouser un spécialiste de la métallurgie ; je n'entends point faire un mariage de raison, je veux m'unir à qui me plaira. »

Et, puisque aujourd'hui M^{lle} Bertha Krupp troque son nom contre celui de Bothen-Halbac, il est intéressant de dire comment fut acquise la fortune dont elle a hérité.

Elle date de près d'un siècle ; ce fut en effet, en 1816, que le premier Krupp créait, sur les bords de la Ruhr, cette fonderie d'acier qui devait prendre un si grand développement. Comme il n'avait pas réussi dans l'épicerie, il essaya de la métallurgie : il eut d'abord quatre ouvriers : dix ans plus tard il en occupait trente. Mais ce fut son fils, Alfred, qui devait faire des usines d'Essen l'une des plus colossales fabriques d'armes de guerre. Il avait quatorze ans à peine quand il se trouva, de par la mort de son père, à la tête du bien modeste établissement ; il n'avait aucune connaissance technique, il n'avait fait aucun apprentissage ; il était presque sans ressources comme il était presque sans crédit.

« J'étais bien jeune, a-t-il écrit dans ses Souvenirs, » que déjà je remplissais la tâche d'un père de famille. Mes journées furent laborieuses, maintes fois le sommeil de mes nuits fut troublé par des méditations douloureuses par les difficultés de toutes sortes qu'il me fallait surmonter.

Après avoir travaillé jusqu'à une heure très avancée, je me nourrissais de pommes de terre, pain, de beurre et de café. La viande m'eût coûté trop cher. J'avais vraiment la situation d'un père de famille obéré. Pendant vingt-cinq ans, j'ai mené cette existence. C'est seulement après cette longue période d'épreuves que j'ai pu avoir la vie un peu plus supportable. »

Dès 1843, Alfred Krupp avait fabriqué de toutes pièces un fusil à tir rapide et à canon d'acier : il avait soumis son modèle au ministère de la guerre de Prusse, mais on refusa de l'examiner. L'usinier d'Essen était éconduit, mais il ne se laissa pas décourager : vingt-quatre ans plus tard les canons qu'il exposait à l'Exposition universelle de 1867 devaient remporter l'un des trois grands prix de leur classe, cependant que leur constructeur était décoré. Du coup le succès était venu à Alfred Krupp : la guerre franco-allemande devait rendre célèbres dans le monde entier les usines d'Essen.

Quand il mourut, comblé d'ans et de gloire, et riche à millions, l'entreprise qu'il dirigeait avait, pour employer l'expression même de Guillaume II, « dépassé de beaucoup les frontières de la patrie allemande et pris une signification universelle. » Mais avant de quitter cette terre, il avait voulu que sur la petite maison qui avait vu la naissance de son opulente fortune, on gravait sur une plaque d'acier cette épitaphe : « Puisse mon exemple encourager ceux qui sont aux prises avec les difficultés. Que chacun, dans notre communauté, du plus grand au plus humble, cherche à bâtir sa propriété personnelle sur ce principe que le travail apporte toutes les bénédictions, et c'est la meilleure des prières. Le jour où cela sera, sera accompli mon vœu le plus cher ! »

Sous la direction de son fils, Frédéric-Alfred, les établissements Krupp devaient se développer encore : ils occupent aujourd'hui plus de vingt mille ouvriers. Et c'est une toute jeune femme, qui se trouve à la tête d'une aussi formidable entreprise.

L'arbre du roi

Elle s'appelait Nelly et gardait les chèvres dans la campagne.

Elle était laide, avec un visage couturé de cicatrices, et passait pour innocente et simplette, parce qu'elle était sauvage, parlait peu, ne se mêlait pas aux enfants de son âge et restait des heures entières, assise au pied d'un chêne à demi calciné, où avait été jadis sa chaumière et où s'étaient écoulés les jours heureux de ses premières années.

Alors, c'était une petite fille aux joues roses et vermeilles, aux yeux d'azur, la joie et l'orgueil de son père Dickson, un ancien soldat, que la perte d'un bras avait contraint, bien malgré lui, d'abandonner le service.

Resté veuf avec sa petite fille au berceau, il s'était consacré tout entier à sa mignonne, « sa jolie Nell », comme il disait en caressant ses boucles blondes, en admirant son gracieux sourire.

Cette adoration n'avait d'égale que celle qu'il avait vouée à son roi, pour lequel il éprouvait le fanatisme aveugle des vieux cavaliers, ainsi que l'on nommait alors les partisans des Stuarts.

Il enrageait de l'impuissance à laquelle le condamnaient ses blessures ; chaque victoire du Parlement lui arrachait une larme, comme le nom de Cromwell une malédiction, et « le vieux Noll » (surnom méprisant donné au futur Protecteur), remplaçait avantageusement Croque Mitaine, dans les contes enfantins que Nelly écoutait, bouche bée, dans la grande cheminée.

Un incident avait encore avivé son *loyalisme*.

Un jour, Charles I^{er}, à la veille d'une bataille, traversa le village, et, s'arrêtant devant la pauvre et rustique maison de Dickson, se reposa à l'ombre du chêne séculaire qui l'abritait de ses verdoyants rameaux, parlant au vétéran tout ému, souriant à l'enfant aux yeux bleus, caressant de la main ses bonnes petites joues...

Puis, au moment du départ, se souvenant qu'il était père et songeant à sa petite Elisabeth, sa dernière-née, qu'il ne devait plus revoir que la veille de sa mort, il attira à lui la fillette et la baisa au front.

Ce baiser royal bouleversa le vieux soldat au plus profond de son être, et, prenant la mignonne étonnée sur ses genoux :

— Nell, lui dit-il gravement, n'oublie jamais le grand honneur que t'a fait aujourd'hui notre sire, et, à l'occasion, donne sans hésiter ta vie pour lui ou pour les siens...

Il devait prêcher d'exemple :

Le 30 janvier 1649, la tête de Charles Stuart roula sur l'échafaud de White-Hall.

A cette affreuse nouvelle, Dickson manifesta si imprudemment sa violente douleur et sa vive indignation qu'un détachement fut envoyé pour s'emparer de lui, et sur son refus de se rendre, mit le feu à son toit de chaume.

Le temps passait.

Olivier de Cromwell marchait de victoires en victoires ; Charles II, après avoir vainement tenté de reconquérir son héritage, venait d'être battu à Worcester et fuyait vers le Nord, errant de château en château, de ferme en ferme, caché, tantôt sous l'habit d'un paysan, tantôt sous la livrée d'un valet, et risquant vingt fois d'être pris.

Un soir, Nelly, assise au pied du vieux chêne, suivait d'un œil vague les nuages flottants, poussés comme un troupeau céleste guidé par un berger invisible, et elle songeait que, dans ce ciel profond, demeuraient maintenant son père et ce roi au regard mélancolique et